

III. — Nos collèges, d'après M. Th. Lalanne

Nous avons vu que *Théophraste à Lilliput* n'est pas tendre pour les maisons d'éducation. S'il avait raison, mais sans doute l'a-t-il en partie, on comprendrait la colère du vieux Picrate s'écriant dans sa chambre d'emprunt ou plutôt dans la salle de bains qui lui sert de chambre, car le collège a dû être évacué : « Les causes de notre effondrement étaient depuis longtemps visibles à Lilliput même. Et est-ce que l'autorité à tous les degrés n'y avait pas abdiqué ? Est-ce que notre aimable anarchie n'y avait pas enhardi et légitimé l'indiscipline des enfants ? Est-ce que par suite d'un lâche abandon des exigences élémentaires et par suite d'une indulgence qui n'était chez nous que de la paresse déguisée, le jeune homme ne se trouvait pas aussi « gâté » au collège que l'enfant dans sa famille ? Et notre christianisme, avec les forces incalculables de son levain, n'était-il pas trop souvent sous-entendu dans notre enseignement au lieu de lui être sous-jacent ? Nous les pédagogues — et ceux du secondaire comme ceux du primaire — après les parents bien entendu mais en même temps que les gazetistes et les histrions nous n'avons qu'à nous frapper la poitrine. Allons, cessons de geindre. Il me reste peut-être encore une demi-douzaine d'années de vie utile, à toi le triple. Re commençons et faisons mieux ».

Puis Théophraste a vu son ami plonger dans la baignoire encombrée de livres et de boîtes de craie, pour en retirer le premier paquet de copies et, s'étant assis sur la grosse lèvre du rebord, Picrate s'est remis à corriger.

Admirable ! Mais cette conclusion courageuse est insuffisante. Le remède à un tel état de choses n'est pas avant tout dans le devoir strictement professionnel qui, on l'a vu, n'était pas tellement négligé par les maîtres de Lilliput.

Il est un devoir encore bien plus profond et dont la négligence nous semble la cause essentielle des déficiences signalées : le devoir sacerdotal, le devoir d'être, dans le ministère de l'éducation, pleinement et profondément prêtre, d'avoir une *vie spirituelle* intense, entretenue par la méditation, les exercices, la direction, inspirant et pénétrant tout le comportement intérieur et extérieur, suscitant et amenant un vrai zèle éducateur et apostolique. On pourrait se demander ce que valent la méditation, l'examen de conscience, la vie spirituelle d'un M. Dufusain ou d'un M. Sainfoin. « L'isolement spirituel » n'explique-t-il pas l'inconscience où ils sont de leurs travers ?

Qui les en a charitablement avertis ? C'est pour n'avoir plus qu'une vie sacerdotale plus ou moins arrêtée, figée, sclérosée, stérilisée, ou du moins reléguée dans l'intime et n'animant plus l'action, que l'on tombe dans les travers et les défauts signalés. Un prêtre n'est pas éducateur s'il n'est excellemment prêtre. Un éducateur chrétien ne peut l'être vraiment que s'il vit intensément son christianisme. Notre action n'est éducatrice que dans la mesure où elle est l'expansion, le rayonnement d'une vie spirituelle profonde.

« Théophraste à Lilliput » illustre donc singulièrement la thèse soutenue ici depuis quarante années. Ce n'est pas seulement dans notre enseignement, mais dans toute notre vie que notre christianisme doit être « non sous-entendu mais sous-jacent » ; bien plus encore, il doit en être l'inspiration permanente et totale, *l'âme vivante* « Tout l'Évangile », tout notre sacerdoce, tout notre christianisme dans notre vie. « Le premier, l'essentiel besoin de l'enseignement libre, celui qui ne supprime pas, mais prime tous les autres, c'est avoir des *éducateurs-apôtres* qui le soient dans le sens complet de ces deux mots si bien faits pour s'unir, des éducateurs et éducatrices si intégralement chrétiens qu'ils fassent de leur action et de leur vie un surnaturel apostolat.

D'où l'opportunité de notre œuvre, de ce qu'elle demande et attend de ses membres.

Au vrai, ce qui manque à la plupart de ceux que l'on a si finement dépeints, c'est d'être des *vivants* et des *jeunes*. Ils se sont sclérosés, enlisés, fossilisés dans des habitudes de célibataires. Une vie intellectuelle véritable les eût sans doute sauvés. Elle eut élargi leurs horizons, maintenu leur esprit au-dessus du médiocre, entretenu en eux le goût de l'idéal. Mais il leur aurait fallu une formation ad hoc, des loisirs que la lourde besogne quotidienne ne leur a pas laissés, un travail personnel, des livres que leur modeste traitement ne leur permettait pas d'acheter, une mise en commun de leurs idées, de leurs découvertes, bref une *atmosphère*.

Ce sont ces échanges, cette mise en commun, cette atmosphère que l'U. T. O. s'efforce d'organiser dans l'enseignement primaire chrétien. Ils sont plus nécessaires encore dans l'enseignement secondaire ! Les assises de l' « Alliance des maisons d'éducation chrétienne » les « Mois sacerdotaux » y contribuent puissamment. C'est l'ambition de notre petite revue d'y contribuer.

A. LELEU.

(Manuscrit trouvé dans les papiers de notre regretté Directeur).